

La richesse. Exemplier Introduction

Pierre Bourdieu, *La distinction*

Le roman de Perec évoque très bien avec ses moyens propres le rapport de mystificateurs mystifiés que sont ces professionnels du discours sur les choses fascinés par les choses (les héros sont psychosociologues dans un bureau d'études de publicité) entretiennent avec des choses dont toute la valeur tient dans le discours dont elles font l'objet. P.422.

Une « petite bourgeoisie de consommateurs » qui légitime un art de vivre proposé en modèle, celui de la classe dominante ou, plus exactement, des « fractions qui en constituent l'avant-garde éthique ».

Annie Leclerc, « *Les choses : un combat malheureux* », *Les Temps Modernes* n°235, déc. 1965, repris dans le *Cahier de L'Herne*, n°116, 2016.

Mauvaise conscience des rêves de choses ? Il fut un temps sans doute où l'on rêvait de conquêtes amoureuses, d'honneur, de puissance. Eux rêvent d'objets. Ces rêves seraient-ils plus stérilisants, plus aliénants que d'autres ? *Perec n'est pas très explicite à ce sujet.* (...) Le problème viendrait ici de ce que leur désir de choses, dont ils ne sont pas responsables, s'accompagnerait d'une conscience claire du malheur qui viendra de la réalisation de ce désir. (...) On court après ce qui vous tuera. Comment rompre le cercle magique ? Il n'en est même pas question. Tenter de le rompre, ce serait risquer de se remettre soi-même en question. Pressentant ce risque (...), Perec n'a su que louvoyer avec lui. (...) L'attitude de ses personnages demeure une attitude de complaisance ».

Pourquoi Jérôme et Sylvie envisagent-ils leur vie en ne pensant qu'à son décor ? (...) Pourquoi sont-ils tellement esclaves d'une société qui cherche à les aliéner dans les choses ? Pourquoi (...) se sont-ils contentés d'étouffer à (...) bon compte leur mauvaise conscience ? Autant de questions que Perec n'a fait qu'éluder, et qui seules pourtant pourraient donner du prix à son récit.

Georges Perec, *Entretiens et conférences*, volume I

Le plus simple est de dire ceci : mon plus grand plaisir est de mettre un mot à côté d'un autre. Une fois qu'on a mis un mot à côté d'un autre, on a dit quelque chose. De préférence, il vaut mieux dire quelque chose qui ait un sens. On a à peu près autant de chance d'agir sur le monde que d'arriver à devenir millionnaire. (p.74)

Quand j'ai écrit *Les Choses*, mon projet n'était pas de décrire la civilisation de l'abondance, il était de décrire l'image que moi, je me faisais du bonheur et de la contradiction que cela impliquait. Je ne savais pas que 250 000 français allaient immédiatement me mettre le grappin dessus. Je n'avais pas l'intention de délivrer une vérité, j'avais simplement l'intention de décrire une étape de ce que je ressentais. (p.74)

J'ai écrit avec colère, avec hargne, cette histoire qui est un peu la mienne. (p.29)

Je crois que le lecteur se sent mis en cause parce que le livre décrit non des êtres mais une relation. Et nous entretenons presque tous avec les objets une relation analogue. (p.51)

Elsa Triolet, *Roses à crédit*, p.171

Si je n'étais pas celle qui raconte l'histoire, j'aurais dit à Martine – méfie-toi ! (...) Mais je ne peux pas me mesurer avec Martine. Je me rappelle, j'habitais seule alors... Je rencontrais parfois à Montparnasse une femme charmante. Elle vivait avec un homme qu'elle adorait. Il était beau, il était toujours soûl, il se droguait. Un soir, il apparut chez moi, ivre, et se mit à me parler d'amour (...) Par chance, quelqu'un arriva qui réussit à le jeter dehors. Il ne mit à me poursuivre. Je n'osais plus regarder sa femme et ce fut elle qui me dit : 'vous manquez de grandeur, vous êtes incapable d'aimer un homme qui dégueule. Vous ne pouvez pas aller jusqu'au bout... Il vous faut que tout soit joli et propre. Je vous méprise'. (...) Ce qu'elle m'avait dit alors est resté en moi comme une écharde qui, parfois, me fait mal encore. Je ne peux pas me mesurer avec Martine. Elle a la force d'aller jusqu'au bout.

Leonardo Sciascia, *La disparition de Majorana*, Alia

Quelqu'un qui, ne fût-ce que sommairement (comme nous, soit dit par précaution), connaît l'histoire de la physique atomique, de la bombe atomique, est en mesure de faire cette simple et pénible constatation : se sont comportés librement, c'est-à-dire en hommes libres, les savants qui, pour des raisons objectives, ne l'étaient pas ; se comportèrent en esclaves, et furent esclaves, ceux qui au contraire jouissaient d'une condition de liberté objective. Furent libres ceux qui ne construisirent pas la bombe. Esclaves, ceux qui la firent. Et non pas parce que, respectivement, ils la firent ou ne la firent pas, – ce qui reviendrait à limiter la question aux possibilités pratiques dont les uns disposaient, et que les autres, au contraire, n'avaient pas, – mais principalement parce que les esclaves en ressentirent de la préoccupation, de la peur, de l'angoisse ; alors que les hommes libres, sans aucune retenue, et même avec une pointe d'allégresse, la proposèrent, y travaillèrent, la mirent au point, et, sans poser de conditions ou demander d'engagements (dont la plus que possible inobservation aurait du moins atténué leur responsabilité), ils la remirent aux hommes politiques et aux militaires. Et dire que les esclaves l'auraient remise à Hitler, à un dictateur doué d'une folie atroce et froide tandis que les hommes libres la donnèrent à Truman, homme de « sens commun », qui représentait le « sens commun » de la démocratie américaine, cela ne fait pas de différence : du moment que Hitler aurait décidé exactement ce que décida Truman, c'est-à-dire de faire exploser les bombes disponibles sur des villes soigneusement, « scientifiquement » choisies parmi celles que l'on pouvait atteindre d'un pays ennemi. (...) Après seulement, et pas tous, ils en éprouvèrent du désarroi et des remords.

Karl Marx, *le Capital*

La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises

Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*, Préface

C'était le socialisme, et c'était notre vie, tout simplement. À l'époque, nous n'en parlions pas beaucoup. Mais à présent que tout a changé de façon irréversible, cette vie qui était la nôtre intéresse tout le monde, peu importe comment elle était, c'était notre vie. J'écris, je ramasse brin par brin, miette par miette, l'histoire du socialisme "domestique"...

“intérieur”. La façon dont il vivait dans l’âme des gens. C’est toujours cela qui m’attire, ce petit espace – l’être humain... Un être humain. En réalité, c’est là que tout se passe.

Proust, *Contre Sainte-Beuve*

Chaque jour j’attache moins de prix à l’intelligence. Chaque jour je me rends mieux compte que ce n’est qu’en dehors d’elle que l’écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions, c’est-à-dire atteindre quelque chose de lui-même et la seule matière de l’art. Ce que l’intelligence nous rend sous le nom de passé n’est pas lui. En réalité, comme il arrive pour les âmes des trépassés dans certaines légendes populaires, chaque heure de notre vie, aussitôt morte, s’incarne et se cache en quelque objet matériel. Elle y reste captive, à jamais captive, à moins que nous ne rencontrions l’objet. À travers lui nous la reconnaissons, nous l’appelons, et elle est délivrée. L’objet où elle se cache — ou la sensation, puisque tout objet par rapport à nous est sensation —, nous pouvons très bien ne le rencontrer jamais. Et c’est ainsi qu’il y a des heures de notre vie qui ne ressusciteront jamais. C’est que cet objet est si petit, si perdu dans le monde, il y a si peu de chances qu’il se trouve sur notre chemin ! (...)

Non seulement l’intelligence ne peut rien pour nous pour ces résurrections, mais encore ces heures du passé ne vont se blottir que dans des objets où l’intelligence n’a pas cherché à les incarner. Les objets en qui vous avez cherché à établir consciemment des rapports avec les heures que vous viviez, dans ceux-là elle ne pourra pas trouver asile. Et bien plus, si une autre chose peut les ressusciter, eux, quand ils renaîtront avec elle, seront dépouillés de poésie. (...)

À côté de ce passé, essence intime de nous-mêmes, les vérités de l’intelligence semblent bien peu réelles. Aussi, surtout à partir du moment où nos forces décroissent, est-ce vers tout ce qui peut nous aider à le retrouver que nous nous portons, dussions-nous être peu compris de ces personnes intelligentes qui ne savent pas que l’artiste vit seul, que la valeur absolue des choses qu’il voit n’importe pas pour lui, que l’échelle des valeurs ne peut être trouvée qu’en lui-même. (...)

On s’étonnera peut-être que, faisant peu de cas de l’intelligence, j’aie donné pour sujet aux quelques pages qui vont suivre justement quelques-unes de ces remarques que notre intelligence nous suggère, en contradiction avec les banalités que nous entendons dire ou que nous lisons. À une heure où mes heures sont peut-être comptées (d’ailleurs tous les hommes n’en sont-ils pas là ?) c’est peut-être bien frivole que de faire œuvre intellectuelle. Mais d’une part les vérités de l’intelligence, si elles sont moins précieuses que ces secrets du sentiment dont je parlais tout à l’heure, ont aussi leur intérêt. Un écrivain n’est pas qu’un poète. Même les plus grands de notre siècle, dans notre monde imparfait où les chefs-d’œuvre de l’art ne sont que les épaves naufragées de grandes intelligences, ont relié d’une trame d’intelligence les bijoux de sentiment où ils n’apparaissent que çà et là. Et si on croit que sur ce point important on entend les meilleurs de son temps se tromper, il vient un moment où on secoue sa paresse et où on éprouve le besoin de le dire. La méthode de Sainte-Beuve n’est peut-être pas au premier abord un objet si important. Mais peut-être sera-t-on amené, au cours de ces pages, à voir qu’elle touche à de très importants problèmes intellectuels, peut-être au plus grand de tous pour un artiste, à cette infériorité de l’intelligence dont je parlais au commencement. Et cette infériorité de l’intelligence, c’est tout de même à l’intelligence qu’il faut demander de l’établir. Car si l’intelligence ne mérite pas la couronne suprême,

c'est elle seule qui est capable de la décerner. Et si elle n'a dans la hiérarchie des vertus que la seconde place, il n'y a qu'elle qui soit capable de proclamer que l'instinct doit occuper la première.

Charles Baudelaire, *L'invitation au voyage*

Des meubles luisants
Polis par les ans
Décoreraient notre chambre
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux riches senteurs de l'ambre
Les riches plafonds
Les miroirs profonds
La splendeur orientale
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale

François Jullien, *Une seconde vie*, Grasset, 2017

FJ parle de « vérités (...) ne sont pas codifiées mais se sont décantées à partir de la vie même et s'en sont lentement dégagées : vérités jamais enseignées (..) mais seulement éclairées, à quoi sert la littérature par différence avec la philosophie – le roman de la conscience (en France, de Stendhal à Proust, ou ce qu'on lit dans Tolstoï). Il y va donc là de la nature même de la vérité (...) : qu'il est des vérités qui ne se découvrent qu'avec le temps ; non pas dans l'instant (du raisonnement), mais par dégagement. Car on croit la vérité convaincante par elle-même (...) accessible sur le champ parce que en appelant par principe à la raison (...), de droit ingérable par tout esprit l'examinant pour en juger, d'où lui vient son universalité. Or on découvre qu'il est des vérités qui ne sont pas de cet ordre : qui ne sont pas démontrées mais décantées. Non pas qu'il s'agisse de vérités plus âpres, plus résistantes (plus révoltantes), longues à mâcher, qu'il faudrait ressasser, pour s'y familiariser (...) ou plus théoriques, (...) réclamant plus d'élaboration ou de travail de l'esprit, de conception, pour y accéder. Mais il s'agit de ce que, à côté des vérités énoncées-argumentées, il est des vérités secrétées, tardant à affleurer. Des vérités qui ne sont pas obtenues à coup d'intelligence mais qui relèvent d'un lent procès de la conscience. Des vérités non pas déduites, mais sur lesquelles on débouche à partir du déroulement même de la vie, détectées et décelées dans son élément même : vérités non pas décréées mais « exsudées ». Ces vérités sont résultatives en procédant d'un dépôt et d'une accumulation d' « expérience ». (...) Elles sont d'une autre intelligibilité : non d'entendement, mais de discernement. L'acquisition de ces vérités ne se présume pas. On les comprenait auparavant, mais alors elles ne nous parlaient pas (p.32-33).

Arnaud Berthoud, *Une philosophie de la consommation*, Septentrion, 2005

Les notions pratiques sont des notions approximatives. Il n'est pas nécessaire que la définition qui exhibe leur essence vise la même exactitude que celle qui est requise dans les définitions plus instrumentales des notions théoriques. Si l'on parle d'un corps chimique, d'une région de la terre ou d'une pièce mécanique, on est en droit d'exiger une identification objective par l'application rigoureuse de tout l'appareil conceptuel d'un

temps et d'un lieu dérivant des catégories de quantité, de qualité et de causalité. Le bon sens s'offusquerait au contraire si l'on voulait saisir de la même manière ce qu'il en est d'un acte injuste, d'un choix volontaire ou d'un combat contre une oppression. Mais ce qui manque au regard de la précision théorique est compensée par l'usage d'exemples ou d'illustrations historiques. On est courageux comme Achille ou libre comme Socrate. Une notion théorique appelle des preuves ou des fondements. Le régime logique qui lui correspond ne demande pas le récit de cas exemplaires. L'essence universelle d'une définition pratique exige au contraire sa représentation et sa symbolisation dans une action singulière. Il en est ainsi pour le bonheur. La vie heureuse se définit à même le récit symbolique de tel ou tel exemple bien choisi (p.100).

Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, 1968, 4^e édition

Ainsi, images et concepts se forment à ces deux pôles opposés de l'activité psychique que sont l'imagination et la raison. Joue entre elles une polarité d'exclusion. Rien de commun avec les pôles du magnétisme. Ici les pôles opposés ne s'attirent pas ; ils se repoussent. Il faut aimer les puissances psychiques de deux amours différentes si l'on aime les concepts et les images, les pôles masculin et féminin de la Psyché. Je l'ai compris trop tard. Trop tard, j'ai connu la bonne conscience dans le travail alterné des images et des concepts, deux bonnes consciences qui seraient celle du plein jour, et celle qui accepte le côté nocturne de l'âme. P. 62.

Nous croyons pouvoir montrer aussi que les mots n'ont pas exactement le même « poids » psychique selon qu'ils appartiennent au langage de la rêverie ou au langage de la vie claire — au langage reposé ou au langage surveillé — au langage de la poésie naturelle ou au langage martelé par les prosodies autoritaires. Le rêve nocturne peut bien être une lutte violente ou rusée contre les censures. La rêverie nous fait connaître le langage sans censure. Dans la rêverie solitaire, nous pouvons nous dire tout à nous-mêmes. Nous avons encore une assez claire conscience pour être sûrs que ce que nous disons à nous-mêmes, nous ne le disons vraiment qu'à nous-mêmes. P. 64

Les rêveries cosmiques nous écartent des rêveries de projets. Elles nous placent dans un monde et non pas dans une société. Une sorte de stabilité, de tranquillité, appartient à la rêverie cosmique. Elle nous aide à échapper au temps. C'est un *état*. Allons au fond de son essence : c'est un état d'âme. Nous disions, dans un livre antérieur, que la poésie nous apporte des documents pour une *phénoménologie de l'âme*. C'est toute l'âme qui se livre avec l'univers poétique du poète. P.23

À l'esprit reste la tâche de faire des systèmes, d'agencer des expériences diverses pour tenter de comprendre l'univers. À l'esprit convient la patience de s'instruire tout le long du passé du savoir. Le passé de l'âme est si loin ! L'âme ne vit pas au fil du temps. Elle trouve son repos dans les univers que la rêverie imagine. P.23

Nous croyons donc pouvoir montrer que les images cosmiques appartiennent à l'âme, à l'âme solitaire, à l'âme principe de toute solitude. Les idées s'affinent et se multiplient dans le commerce des esprits. Les images, dans leur splendeur, réalisent une très simple communion des âmes. Deux vocabulaires devraient être organisés pour étudier, l'un le savoir, l'autre la poésie. Mais ces vocabulaires ne se correspondent pas. Il serait vain de dresser des dictionnaires pour traduire une langue dans une autre. Et la langue des poètes doit être apprise directement, très précisément comme le langage des âmes. (p. 23)

Le cogito qui pense peut errer, attendre, choisir — le cogito de la rêverie est tout de suite attaché à son objet, à son image. Le trajet est le plus court de tous entre le sujet qui imagine et l'image imaginée. La rêverie vit de son premier intérêt. Le sujet de la rêverie est étonné de recevoir l'image, étonné, charmé, réveillé. Les grands rêveurs sont des maîtres de la conscience étincelante. Une sorte de cogito multiple se renouvelle dans le monde fermé d'un poème. Il faudra sans doute d'autres puissances consciencielles pour prendre possession de la totalité du poème. Mais déjà dans l'éclat d'une image nous trouvons une illumination. P. 159

Blanchot, *Le livre à venir*, Folio

Le dialogue est rare, et ne croyons pas qu'il soit facile, ni heureux. Écoutons les deux simples voix du *Square* ; elles ne cherchent pas l'accord, à la manière des paroles discutantes qui vont de preuve en preuve pour se rencontrer par le simple jeu de la cohérence. Cherchent-elles même la compréhension définitive qui, par la reconnaissance mutuelle, les apaiserait ? But trop lointain. Peut-être ne cherchent-elles qu'à parler, usant de ce dernier pouvoir que le hasard leur donne et dont il n'est pas sûr qu'il leur appartienne toujours. C'est cette ultime ressource, faible et menacée qui, dès les premiers mots, prête au simple entretien son caractère de gravité. P. 214

Bachelard, « Le dormeur éveillé » 19 janvier 1954, Paris Inter,

<https://www.anthologicalitt.com/post/gaston-bachelard-le-dormeur-%C3%A9veill%C3%A9>

Toute à sa fonction dominante de concentrer les lumières sur ce sommet de l'être qu'est la pensée, la philosophie oublie souvent qu'avant la pensée il y a le songe, qu'avant les idées claires et stables, il y a les images qui brillent et qui passent.

Nous connaissons tous cette zone moyenne, où les songes nourrissent nos pensées, où nos pensées éclairent nos songes. (...). Aux heures de grande solitude, quand la rêverie nous rend notre être total, nous sommes des dormeurs éveillés, des rêveurs lucides. Nous vivons un instant, comme si la dimension humaine s'était agrandie en nous. Nous nous expliquons notre propre mystère. Les mots de notre langage ont soudain les résonances de notre plus lointain passé. Ils sont clairs et signifiants, mais ils obéissent à la syntaxe des songes.

Nous voulons montrer que le dormeur éveillé, que le rêveur lucide, réalise une synthèse de la réflexion et de l'imagination. Alors, la rêverie n'est pas un abandon. La rêverie est active, la rêverie prépare des forces et des pensées.

Pour entrer dans ces vues philosophiques, il suffit de donner à l'imagination humaine sa pleine valeur, sa valeur principielle. Trop souvent, l'imagination a été considérée comme une puissance secondaire, une occasion de dérèglement, un moyen d'évasion. On n'en fait pas assez maintenant ce qu'elle est : la fonction dynamique majeure du psychisme humain.